

# UNE USINE A MUSIQUE

COMMENT ON DONNE UNE VOIX AUX PHONOGRAPHS

Comment se fabriquent les rouleaux dont on se sert dans les phonographes ? Question intéressante, puisque le phonographe a sa place marquée aujourd'hui au foyer domestique. Comment donne-t-on une voix aux phonographes ?

Je laisse un journaliste bien connu de Paris répondre à cette question, qui ne manquera d'intéresser les lecteurs de l'«Album Universel».

On fait parfois, en courant Paris, dit-il, des découvertes bien extraordinaires.

L'autre jour, je suivais la rue Richelieu, encombrée d'omnibus, de fiacres, de camions, d'automobiles et de bicyclettes, lorsque, non loin du boulevard, dans le tohu-bohu étourdissant d'une circulation intense, mon oreille perçut distinctement ce bruit particulier dont Théophile Gautier, je crois, a dit qu'il est le plus cher et le plus désagréable de tous les bruits. Oui, des sonorités musicales jaillissaient avec une continuité tapageuse d'une haute maison peinte en rouge, où, au rez-de-chaussée, une vitrine exhibait des phonographes, armés de leurs porte-voix reluisants. Impossible, pourtant, d'attribuer à ces appareils, si perfectionnés fussent-ils, une pareille puissance de sons.

J'entrai résolument, et j'interpellai un monsieur qui me fit un accueil très courtois.

—C'est bien simple, me dit-il, ici nous ne nous bornons pas à la vente des phonographes, nous procédons en outre à la fabrication de leur organe essentiel. Vous connaissez, n'est-ce pas, le principe de l'appareil aujourd'hui si répandu ?

Un manchon en gutta, adapté à un cylindre que fait tourner un mécanisme d'horlogerie, reçoit, par l'intermédiaire d'une pointe ou stylet, l'impression des vibrations d'un diaphragme receveur des sons, et le fonctionnement inverse du système rend fidèlement les vibrations ainsi enrégistrées ?

—Parfaitement.

—En ! bien, nous pratiquons, ici même, l'opération qui consiste, en quelque sorte, à animer la matière inerte, à lui communiquer la faculté de reproduire la voix articulée, les notes de musique, le timbre des instruments. En un mot, nous imprimons les rouleaux.

Sans plus de cérémonie, il m'entraîna dans un escalier sombre, dont la cage, for-

mant un énorme acoustique, résonnait étrangement de haut en bas.

A tous les paliers, par les fissures des cloisons, par le trou des serrures, s'échappaient des lambeaux de mélodie, d'airs de bravoure, de chansonnettes, des tapotements de piano inégalement rythmés ; et, par-dessus tout, comme tombant du ciel, s'épandaient de violentes harmonies faites des mugissements des cuivres, des ronflements de la peau d'âne.

Mon guide poussa une porte... Une douzaine de musiciens s'y trouvaient, chambrés dans une sorte de rotonde de quelques verges carrées.

Au moment de notre entrée, un morceau venait de finir ; mais à peine les instrumentistes avaient-ils eu le temps de reprendre haleine, que le chef, après avoir distribué de nouvelles partitions, escadait lestement une haute chaise, et, ses genoux lui servant de pupitre, levait son bâton de mesure en signe d'avertissement. Au même instant, ayant déclenché le mouvement d'une série d'appareils, réglés en vue d'un fonctionnement simultané, un spécialiste vêtu d'une longue blouse blanche s'avançait vers le pavillon d'un des grands cornets de carton braqués en face de l'orchestre, ainsi qu'une batterie de tremblons, et annonçait de sa plus belle voix ce titre : «La Marche Lorraine !»

Aussitôt, relevées de roulements de tambour et de coups de grosse caisse, les fanfares d'éclater en un formidable «tutti» à briser les vitres.



Tout un corps de musique exécute une marche militaire pour les cornets acoustiques.

Nous descendons un étage et nous voilà parcourant un dédale de pièces occupées par d'autres travailleurs.

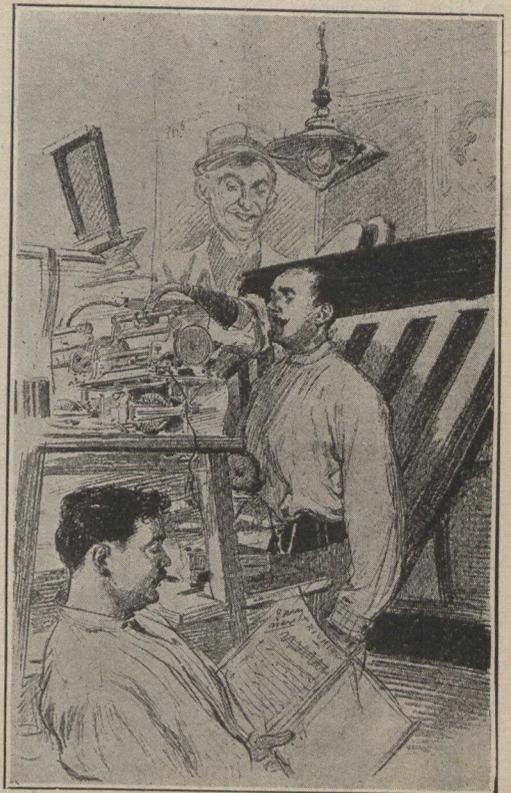
Ici un monographe, un chanteur de café-concert détaillent leurs créations. Là, deux virtuoses alternent dans le répertoire de l'opérette. Autour de nous, un pot-pourri extravagant de romances sentimentales, de chansonnettes, de «scies». Ahuri, je ne sais plus où donner des oreilles et je quitte les compartiments de la fantaisie pour descendre dans la section de l'opéra.

Là aussi on travaille ferme. On y «fait» à rouleau continu du Rossini, du Meyerbeer, du Verdi, du Auber, du Donizetti, du Victor Massé, du Massenet, du Gounod. «Faust», notamment, est un des «articles» les plus demandés. Un fort ténor tenait sa partie dans un grand trio, aux côtés d'une très moderne Marguerite et d'un bon diable de Méphisto en gilet.

Nous sortîmes enfin de ce dernier laboratoire. Là-haut, les cuivres de l'orchestre continuaient de sévir. Et, tout le long de l'escalier, ainsi qu'en un cauchemar, l'internal charivari me poursuivait parmi les accords plaqués des pianos et les trémolos d'une clarinette exaspérée. C'était à devenir fou.

Mais j'avais découvert les arcades de l'«usine à musique», engendrée par la phonographie...

Une fois gravés, les rouleaux sont étiquetés, classés, emballés, tout prêts pour la vente sur place ou pour l'expédition. Et ils vont porter d'un bout à l'autre de l'univers, sous toutes les latitudes, une illusion d'art.



Devant le cornet acoustique adapté au cylindre enregistreur, un baryton roucoule les «Lapins», de Pierre Dupont : «J'allais cueillir des fleurs dans la vallée, — In-souciant comme un papillon bleu...» Et pendant ce temps, un autre virtuose, attendant son tour, feuillette une partition d'opérette...

## VARIÉTÉS

Melle Duchand, de l'Opéra, étant morte de la petite vérole :  
«C'est bien modeste, dit Fontenelle.»

\* \* \*

Une dame, dont la géographie n'était pas la principale étude, se faisait lire le sujet de «Bajazet» ; dans le moment où le lecteur dit :

«La scène est à Constantinople», elle s'écria :

«Ah ! ah ! je ne croyais pas que la Seine allât jusque-là.»

## PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Suite de la page 928

Pour faire une tasse de chocolat, soit à l'eau, soit au lait, il faut au moins une tablette et demie. Mettez le chocolat dans la chocolatière après l'avoir cassé en trois ou quatre morceaux ; pour chaque tasse que vous voulez faire, mettez une tasse et demie d'eau ou de lait ; posez la chocolatière sur un feu ardent et remuez-le fréquemment avec le bâton à chocolat, en roulant ce dernier entre vos mains ; faites ainsi bouillir le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit d'un tiers, et servez. Certaines personnes, pour faire le chocolat au lait, commentent par le faire fondre dans de l'eau ; c'est une mauvaise méthode qui n'aboutit qu'à mettre de l'eau dans le lait, lequel n'en est souvent que trop pourvu.

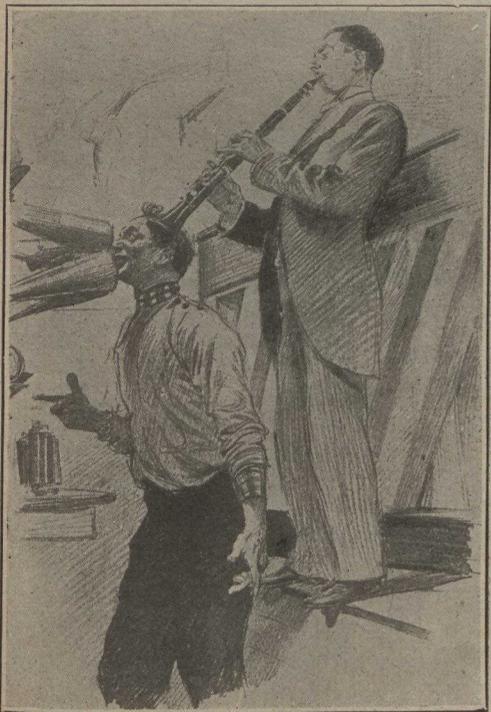
A noter : battre bien votre oeuf avec le chocolat, comme dans le café, au moyen de la batteuse.

### LE THE.

Le café est une décoction, le thé une infusion. On ne doit jamais laisser bouillir le thé. S'il bouille, le tannin du thé sort de la feuille. Le breuvage devient tannique et mauvais pour l'estomac. Après avoir versé votre eau chaude sur le thé, laissez-le reposer pendant cinq minutes. Vous aurez alors un thé excellent et inoffensif.

CORDON-BLEU.

La création sans l'homme serait un désert magnifique, mais un désert.



Un chanteur de café-concert détaille son «répertoire», en tête-à-tête avec quatre appareils phonographiques ; et, pour mieux déployer tous ses moyens, il joue avec les gestes, la musique, les tics traditionnels : «Em-brass' moi, Ninette !... em-brass' moi !...» tandis que, derrière, une clarinette souligne encore, appuie les effets de l'artiste.